

POUR UNE POLITIQUE DE LA TRADUCTION

ENTRETIEN AVEC EMILY APTER

À PROPOS DE

Emily Apter, *The Translation Zone: A New Comparative Literature*, Princeton, Princeton University Press, 2005, 296 p., 28,95 \$.

Emily Apter est professeure de littérature comparée à la New York University. Elle dirige la traduction anglaise du *Vocabulaire européen des philosophies* (Le Seuil, 2010) et prépare un livre intitulé *Against World Literature? On the Politics of Untranslatability*. Elle est aussi l'auteure de « Untranslatables: A World System » (*New Literary History*, vol. 39, no 3, été 2008) et de « Translation After 9/11 », (*Transit*, vol. 2, no 1, 2005).

***Hélène Quiniou** (quiniou.helene@gmail.com) a traduit Adrian Johns, Katharine Park, Pedro Lemebel, Santiago Dabove, Marcus Rediker, Stuart Hall, Lorraine Daston et Peter Galison.

****Kate Briggs** a notamment traduit en anglais Michel Foucault et Roland Barthes. Elle anime actuellement un atelier intitulé « La traduction comme expérimentation » pour les étudiants du Master « Cultural Translation » à l'American University of Paris.

Contre la cosmopolitique d'une littérature mondiale qui présuppose que tout est traduisible, contre la dilution des conflits géopolitiques dans un multiculturalisme inoffensif qui n'est qu'un avatar de l'impérialisme, Emily Apter défend une politique de l'intraduisible. Cet entretien est l'occasion pour elle de revenir sur cette nouvelle philologie, dans laquelle la langue devient le levier d'une vision combative du monde. Par **HÉLÈNE QUINIOU*** et **KATE BRIGGS****

Kate Briggs: *Votre livre, The Translation Zone: A New Comparative Literature est sorti en 2006. Jusque-là, vos recherches s'étaient surtout focalisées sur la littérature des XIX^e et XX^e siècles, la psychanalyse, les études culturelles et la « Théorie » (Theory) : comment la question de la traduction s'est-elle imposée à vous ?*

Emily Apter: Je me suis mise à réfléchir à la traduction en termes de cursus universitaire quand j'ai commencé à enseigner la littérature comparée à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), à la belle époque du multiculturalisme en Californie. Mes étudiants appartenaient à une première ou à une deuxième génération d'immigrés. Ils étaient très bons et parlaient plusieurs langues (coréen, arménien, persan), mais n'avaient pas conscience du fait que cela comptait pour penser

compte que l'histoire de notre discipline, la littérature comparée, s'est construite pour partie en exil, et que si Spitzer et Auerbach se sont intéressés à la traduction, c'est parce qu'autour d'eux tout était traduit : Spitzer faisait ses cours en français, qui étaient traduits en turc, et il avait réuni une équipe d'étudiants turcs qui s'intéressaient au vernaculaire. La théorie et la pratique de la traduction – pierres angulaires de l'humanisme et nécessité quotidienne pour des universitaires comme Spitzer et Auerbach – redevenaient une évidence dans la situation dans laquelle je me trouvais, avec des étudiants dont les compétences linguistiques étaient inexploitées, et dans un État aux prises avec une guerre des langues entre partisans et détracteurs du bilinguisme.

En Californie, les années 1990 ont en effet été marquées par une série de référendums d'initia-

Le sentiment de honte que l'on éprouve à devoir se défaire d'un « mauvais accent » m'a fait prendre conscience de la violence proprement physique dont s'accompagne l'imposition de normes linguistiques.

le monde, pour penser la langue. Ils avaient une approche assez conventionnelle des études littéraires et de « l'engagement envers la théorie », pour citer Bhabha. Je voulais d'une part approfondir la « théorie » au travers d'explications de texte, car je trouvais qu'avec les vagues de « politiques de l'identité » (*identity politics*), qui se sont éloignées de la lettre du texte pour s'intéresser exclusivement aux conditions socio-historiques de sa production, on avait un peu trop perdu de vue cet aspect. Et je voulais d'autre part trouver un moyen de faire ressortir les acquis linguistiques de mes étudiants, acquis qui se perdent dans une salle de classe où l'on ne parle qu'anglais.

Je me suis inspirée de gens comme Leo Spitzer ou Eric Auerbach, ces exilés fondateurs de la littérature comparée qui, chassés de leur poste en Allemagne par les lois de Nuremberg, avaient dû dans les années 1930 inventer un cursus de littérature à l'université d'Istanbul avec pour objectif d'adapter la philologie européenne à un public d'étudiants majoritairement turcs. Je me suis rendu

populaire, notamment contre l'enseignement bilingue à l'école. Pourquoi les Nord-Américains cherchaient-ils à tout prix à préserver la domination de l'anglais ? De quoi avaient-ils peur ? Bien qu'élevée dans un environnement monolingue, je me suis toujours sentie à l'aise dans les environnements multilingues. Mon père travaillait sur la décolonisation en Afrique, et j'ai vécu une partie de mon enfance au Ghana et en Ouganda. Je parlais déjà quelques mots de swahili quand nous sommes rentrés aux États-Unis. Plus tard, j'ai eu l'occasion d'expérimenter à petite échelle ce que représente le fait d'être colonisé dans sa langue. Pendant l'année que j'ai passée en Angleterre, l'école m'a en effet forcée à prendre des cours de diction pour m'apprendre à « parler correctement » selon les standards britanniques. Le sentiment de honte que l'on éprouve à devoir se défaire d'un « mauvais accent » – si bien exprimé par Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre*, ou par Theresa Hak Kyung Cha dans *Dictée* – m'a fait prendre conscience de la violence proprement

physique dont s'accompagne l'imposition de normes linguistiques. Cette expérience m'a fait comprendre de manière très concrète ce que signifie le fait de légitimer ou de délégitimer certaines manières de parler.

Il y avait donc eu à Istanbul ce laboratoire que j'ai essayé de reproduire en Californie, même si les enjeux politiques n'étaient plus du tout les mêmes. Et puis il y avait encore un autre fil rouge : l'exil. En quittant Istanbul pour les États-Unis, Spitzer et Auerbach ont marqué le comparatisme en littérature du sceau de l'exil, ils lui ont donné une tournure mélancolique et cosmopolite – et c'est bien ce qu'Edward Said a en tête quand il invoque le travail d'Auerbach sur Dante comme la base de sa propre conception de l'humanisme. Je voyais un lien direct entre la génération Spitzer-Auerbach et celle des auteurs postcoloniaux des années 1980-1990 (Edward Said, Gayatri Chakravorty Spivak, Homi Bhabha parmi tant d'autres). La traduction a été un enjeu majeur pour tous ces théoriciens, soit parce qu'elle occupe une place centrale dans leurs écrits, soit parce que le travail de traduction a marqué une étape essentielle de leur parcours intellectuel.

KB : *Y a-t-il un lien entre la « zone » de Translation Zone, et l'espace dans lequel vous avez invité vos étudiants à parler leur langue ? Qu'y a-t-il dans cette notion de « zone », dans cet espace ?*

EA : La notion de « zone de traduction », dérivée de celle de « zone de contact » culturel (en usage dans les études postcoloniales et les études d'immigration), a l'inconvénient de se prêter à un usage un peu trop lâche, elle a tendance à devenir un terme universel pour désigner tout ce qui a à voir avec le transport, le passage. Ce n'est pas exclu dans l'usage que j'en fais, mais quand j'emploie le mot « zone », il y a vraiment une référence politique et géopolitique. Ce n'est pas uniquement une métaphore, il y a un côté concret. Je voulais me servir de ce terme pour imaginer une vaste topographie intellectuelle qui ne soit ni la propriété exclusive d'une nation, ni une cote mal taillée associée au post-nationalisme, mais une zone d'engagement critique qui jette un pont entre le « l » de « *transLation* » (traduction) et le « n » de « *transNation* ». En rompant le pacte de la nation et de la langue, j'ai essayé de définir des zones d'indétermination et d'interaction linguistiques qui échappent aux écueils de l'essentialisme des étiquettes culturelles et des noms des langues. Une expression courante en français, par exemple, m'a toujours particulièrement frappée : « *traduit de l'américain* ». Dire « *traduit de l'américain* » n'a pas de sens puisque « *américain* » renvoie à une nation, pas à une langue. Et pourtant cette « erreur » met les pieds dans le plat en désignant cet « X » qui ne relève ni de la langue ni de la nation. Ce qui m'intéresse, c'est justement d'explorer pour la théorie de la traduction et la

littérature comparée de nouvelles pistes en prise sur cet « X » dénationalisé, et en lien avec la politique culturelle des noms de langues.

Hélène Quiniou : *Le fait que la littérature comparée se soit inventée en sortant de l'Occident, autrement dit en se décentrant, n'a pas suffi à la prémunir contre toute accusation d'eurocentrisme. Spitzer lui-même prêchait explicitement un « eurocentrisme universel », et on a pu légitimement reprocher à la littérature comparée de faire usage de textes traduits sans jamais interroger leur statut de traductions, mais en faisant au contraire comme s'ils avaient été écrits dans la langue dominante dans laquelle ils sont généralement étudiés. Outre sa focalisation sur le sens, c'est même l'un des principaux reproches qui ont pu être adressés à la méthode comparatiste en littérature : sa politique impérialiste, annexionniste à l'égard des textes...*

EA : Spitzer et Auerbach incarnent dans mon esprit deux façons différentes de vivre la traduction en exil. Spitzer s'est manifestement bien acclimaté en Turquie. Il a réussi à faire déménager l'essentiel de sa bibliothèque, il avait un bon groupe d'étudiants venus du monde entier et une vie sociale très riche. Il a appris le turc et a même écrit dans cette langue un article intitulé « Apprendre le turc » – un défi comparable, dit-il, à celui d'apprendre à skier sur le tard. Auerbach, d'après les informations que j'ai pu recueillir, n'a quant à lui jamais appris le turc bien qu'il ait vécu en Turquie beaucoup plus longtemps (onze ans, contre trois pour Spitzer). Ces deux humanistes étaient conscients de l'ironie profonde de leur situation : mandatés par le gouvernement d'Atatürk pour mettre en place un cursus moderne en humanités à l'Université d'Istanbul, ils chassaient de leur poste les professeurs turcs attachés à un système ottoman jugé « rétrograde ». Outre *Mimesis* – ce livre canonique de la littérature comparée dans lequel il se présente comme un rescapé tentant de maintenir à flot les derniers vestiges de l'humanisme occidental –, Auerbach est l'auteur d'une *Introduction aux études de philologie romane*, sorte de manuel destiné à l'origine à ses étudiants turcs. Dans ce livre, il apparaît clairement qu'Auerbach concevait sa mission comme une traduction à sens unique : il s'agissait d'importer la culture occidentale en Turquie. Il n'avait pas vraiment conscience du fait que la politique du programme de modernisation linguistique d'Atatürk annonçait déjà les « systèmes mondes » littéraires qui requièrent aujourd'hui une nouvelle philologie. Ceci dit, dans son dernier livre, *Le Haut Langage*, Auerbach aborde le problème de l'impérialisme linguistique dans des termes tout à fait pertinents pour nos débats actuels. Et à bien y regarder, on s'aperçoit que Spitzer faisait tout le contraire de ce qu'il prêchait. En ne respectant pas les dichotomies établies entre Orient et Occident, en introduisant le turc dans le corpus philologique

*Je voulais me servir du terme « zone » pour imaginer une vaste topographie intellectuelle qui ne soit ni la propriété exclusive d'une nation, ni une cote mal taillée associée au post-nationalisme, mais une zone d'engagement critique qui jette un pont entre le « l » de « *transLation* » et le « n » de « *transNation* ».*

sur un pied d'égalité avec les langues européennes, Spitzer a au contraire expérimenté dans son séminaire un modèle de comparatisme qui associe étude des textes et point de vue global.

HQ: *Vous reprenez souvent à Antoine Berman la métaphore de l'épreuve pour parler de la traduction. Vous dites notamment que la théorie de la traduction formulée dans L'Épreuve de l'étranger, son ouvrage fondateur, attire l'attention sur « la façon profondément politique dont la langue éprouve les limites de la citoyenneté ». À quoi ressemble la citoyenneté une fois rompu le pacte de la nation et de la langue ?*

EA: L'humanisme transnational d'Edward Said, dont Spitzer réinventant la philologie à Istanbul est une sorte de figure *avant la lettre*, incarne justement très bien cette nouvelle forme de citoyenneté, aux antipodes du modèle kantien de citoyenneté universelle fondé sur un internationalisme abstrait et pacifié. Rompre le pacte de la nation et de la langue ne veut pas dire résorber les conflits de manière abstraite comme dans cette vision kantienne de la paix perpétuelle adossée au mythe d'une culture commune éclairée. Il s'agit au contraire de corriger ce que j'appelle l'« unimondisme » des « systèmes-mondes », qui ne sont qu'une version actualisée de l'humanisme kantien, il faut inverser cette logique unipolaire dominante, liée à la tradition philosophique européenne et dont l'impérialisme de l'anglais est au fond un avatar. Dans le champ des études littéraires, la « littérature mondiale », héritière de la *Weltliteratur* de Goethe dans son ambition d'étendre le corpus de la littérature comparée pour aménager les conditions d'une étude réellement mondiale de la littérature, est le nom de cette

grande tradition de maîtrise encyclopédique et d'œcuménisme savant. Tous ces « systèmes-mondes » littéraires que sont notamment les graphes et autres « modèles abstraits » de Franco Moretti¹, mais aussi le modèle de « littérature-monde » défendu par les auteurs du manifeste « Pour une littérature-monde » paru en 2007 dans le journal *Le Monde*², en sont les héritiers, bien qu'ils s'en défendent. La remise en cause du terme orientaliste de francophonie et des rapports centre-périphérie, Paris-province, est certes louable, de même que l'accent mis par Moretti sur le rôle de la littérature comparée comme épine dans le pied des littératures et des bibliographies nationales³. Mais tous ces modèles restent tributaires d'une cosmopolitique fondée sur l'idée de réseaux de circulation et de transferts culturels dans un monde dépourvu de frontières langagières⁴.

Le cas de Franco Moretti est particulièrement intéressant. Le changement d'échelle imposé par la mondialisation appliquée à la littérature impliquerait nécessairement selon lui une transformation de leur mode de lecture. Avec son paradigme de la « lecture de loin » et ses diagrammes quantitatifs, il cherche, dans *Graphes, cartes et arbres*, à mettre en évidence les opérations d'exclusion produites par la circulation littéraire mondiale, que la « lecture de près » attachée au texte empêcherait, selon lui, de « voir » (le « voir » se substituant ici au « lire »).

Mais le fait de s'attacher à la structuration des échanges littéraires internationaux et du marché mondialisé des livres ne doit pas nous exonérer de l'étude des textes, c'est-à-dire justement de l'épreuve de l'étranger, et donc du conflit. Vision combative du monde et attention aux textes sont pour moi deux faces d'une même médaille. À de

EXTRAIT UNE TRANSCRIPTION « ANODINE »

À ce stade avancé de notre conflit avec les sionistes, les gros traits de notre persécution m'intéressent et m'obsèdent moins que les symptômes, les détails éloquentes, les à-côtés significatifs que nous avons souvent négligés avec cette attitude irrésolue envers la vie qui caractérise tout ce que nous faisons. Si l'on y regarde de près, il n'est pas difficile de voir que la violence à notre rencontre continue, s'insinuant dans les moindres recoins de notre vie, installant une présence ennemie là où nous nous croyions le plus en sécurité. Les principaux plats de la cuisine palestinienne, par exemple, sont devenus la denrée de base du régime israélien : le *taboulé* apparaît sur certains menus

de restaurants sous le nom de « salade du kibboutz ». La méthode hébraïque standard de translittération des mots et des noms propres arabes a désormais complètement envahi la presse américaine. Cela me met en rage. Le *h* guttural arabe était autrefois rendu en anglais par un *h*. Depuis 1982, le *New York Times*, entre autres, l'a changé pour un *kh* qui correspond à son plus proche équivalent hébreu. Le plus vaste camp de réfugiés au Liban, *Ein el-Hilwé*, est devenu *Ein el-Khilwé*, en un jeu de mots involontaire. *Hilwé* signifie « doux », *Ein el-Hilwé*, « la source de l'eau douce » ; *Ein el-Khilwé*, en revanche, signifie quelque chose comme « la source du lieu désolé ». Dans la nouvelle orthographe, je vois

une allusion aux charniers des camps régulièrement rasés mais pas toujours reconstruits, et l'idée me traverse l'esprit qu'Israël a de fait vidé le camp de ses sources palestiniennes. Inversement, la lettre *h* en arabe était jusqu'à récemment toujours translittérée sous la forme *kh*, qui se prononce comme le *ch* de *Loch*. Elle est désormais régulièrement changée pour un *h*, de sorte que Karim Khalaf est devenu Karim Halaf. Anodin.

Combien d'anodine malice pouvons-nous supporter ?

Edward W. Said, *After the Last Sky: Palestinian Lives*, Columbia University Press, 1999, p. 134-136 [trad. H. Quiniou].

telles approches qui privilégient des macro-catégories de comparaison culturelle, la philologie oppose un contrepoint micrologique salutaire.

C'est tout l'intérêt de mettre la traduction au cœur du comparatisme. Les langues sont intrinsèquement transnationales; elles intègrent, par leur caractère composite et toujours en réalité plurilingue, des histoires de voyages qui ne sont pas nécessairement des trajectoires impériales. Elles offrent de ce fait une approche planétaire de l'histoire littéraire qui tient compte des dynamiques géopolitiques sans pour autant faire abstraction des guerres de frontières. Dans mon propre travail, ce « transnationalisme traductif » (*translational transnationalism*) inspiré de Said correspond à une pratique critique qui cherche à ajuster les outils littéraires – traduction interlinéaire, exégèse, glose, lecture de près – aux enjeux géopolitiques contemporains. C'est en tout cas ma manière d'éviter les cartographies néo-impérialistes.

Cela revient à prendre au sérieux le choc de la comparaison, le non-comparable. Le côté radical de l'humanisme saidien réside d'ailleurs moins selon moi dans son œcuménisme philologique (trop aisément diluable dans un multiculturalisme linguistique inoffensif) que dans son attention au choc de la comparaison culturelle. Said était très attentif au transnationalisme *traductif* de l'humanisme, chose plus importante de mon point de vue pour l'avenir de l'humanisme que l'accent mis sur l'exil dans la plupart de ses écrits. Mais cette épreuve

de l'étranger-là, c'est évidemment le contraire de la violence coloniale, pour les raisons que j'ai évoquées plus haut. Car si l'on prend la maquette cosmopolitique d'inspiration kantienne et qu'on la met en rapport avec le problème de l'usurpation de la langue dans les situations coloniales où l'on enlève une langue maternelle, indigène, vernaculaire, pour imposer une langue véhiculaire, on voit tout de suite les vices de cet « unimonisme » qui n'a aucune tolérance pour ce qui est non-comparable, pour ce qui ne se traduit pas. Là où Freud est génial c'est qu'il est toujours sensible à l'irruption de ce non-dit, de ce non-traduit. La psychanalyse, comme le soulignait Lacan, est du reste une traduction, un processus de traduction dans le sens interprétatif, mais ce n'est pas uniquement une métaphore faible, c'est toujours pour moi une métaphore forte du « travail »: « le travail de deuil », le « travail de l'analyse », le « travail de traduction », tout cela va ensemble pour moi.

HQ: On peut peut-être prendre ce rapport avec l'inconscient par l'autre bout, c'est-à-dire par la résistance opposée précisément à l'épreuve de l'étranger. D'où concrètement le régime de fluidité dénoncé par Lawrence Venuti dans *The Translator's Invisibility* [Voir encadré].

EA: Oui, j'ai été perturbée par exemple par la décision des traducteurs américains de *Texaco*, de Chamoiseau, de surtraduire. Ils ont mis un glossaire et traduit tous les mots créoles. Ils ont effacé

C'est tout l'intérêt de mettre la traduction au cœur du comparatisme. Les langues sont intrinsèquement transnationales; elles intègrent, par leur caractère composite et toujours en réalité plurilingue, des histoires de voyages qui ne sont pas nécessairement des trajectoires impériales.

EXTRAIT L'EMPOISONNEMENT DE L'EAU POTABLE DE LA LANGUE

Victor Klemperer a dû son salut pendant la Seconde Guerre mondiale à ses « *carnets philologiques* » (« un SOS envoyé à moi-même », ou une « formule secrète », comme il le disait); il s'agit d'une chronique méticuleuse des dégâts causés par les nazis sur la langue commune – Klemperer employait l'expression latine de *lingua tertii imperii* (LTI) pour désigner la Langue du Troisième Reich. En récupérant l'héritage romain de la *translatio imperii*, et en le rattachant à la *lingua imperii* du Troisième Reich, Klemperer non seulement dressait une analogie entre les Nazis et l'impérialisme linguistique des Romains, mais il nommait également le grand mépris pour le sens originel qui caractérise l'acte de traduction sous les conditions de la conquête [...]. Pour Klemperer, le discours nazi présentait un modèle comparable de domination linguistique. Examinant par exemple le mot *Strafexpedition* (expédition

punitive), qu'il avait d'abord rencontré dans le discours d'un ancien ami de sa famille, et qu'il considérait comme le premier terme spécifique au National-socialisme, il notait: « *Tout ce que je pouvais imaginer d'arrogance brutale et de mépris envers ce qui est étranger à soi se trouvait condensé dans ce mot "expédition punitive"; il y avait une résonance si coloniale qu'on imaginait un village nègre cerné de toutes parts et qu'on entendait le claquement du fouet en cuir d'hippopotame* » (LTI, p. 73). Klemperer décelait dans la langue nazie un schéma d'usurpation sémantique violente semblable à celui que Friedrich associe aux traductions romaines, alors même que la langue de départ, dans le cas des Nazis, était identique à la langue cible. La traduction intralinguale, ou allemand-allemand (dans les termes de Jakobson, une reformulation, « l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres

signes de la même langue ») recouvre une foule de simulacres: ce que Klemperer appelait « l'empoisonnement de l'eau potable de la langue », expression qu'il applique à l'adoption ordinaire des mots marqués par les Nazis par les citoyens lambda – l'un de ses camarades, sans malice apparente, en était venu à utiliser des mots comme *artfremd* (étranger), *deutschblutig* (de sang allemand), *niederrassig* (de race inférieure), ou *Rassenschande* (souillure raciale) – ou encore la substitution sémantique – le remplacement du mot *Humanität*, par exemple (avec ses « *relents de libéralisme juif* ») par le plus « viril » *Menschlichkeit*, qui portait avec soi le programme de germanisation des racines lexicales et d'éradication des étymons «étrangers».

Emily Apter, « *Translatio globale. L'Invention de la littérature comparée, Istanbul 1933* », trad. M. Macé, *Littérature*, 2006, vol. 4, n° 144, p. 46-47.

l'étrangeté qui rendait le texte très intéressant, un français mélangé avec des idiomes, la créativité de la langue de l'auteur qui échappe à toute classification. Évidemment, cela pose des problèmes énormes pour le traducteur qui subit une pression de la part d'une maison d'édition pour effectuer un travail lisible, mais qu'est-ce que ce « lisible » ?

Le vieil adage : « *une langue, c'est un dialecte protégé par une armée* » n'a jamais autant été d'actualité. Les vrais écrivains travaillent justement à éroder les codes et les institutions littéraires, en faisant un usage non standard de la langue – en ayant recours au vernaculaire plutôt qu'à la langue véhiculaire normalisée, à l'alternance de codes linguistiques (*code-switching*), à des déviations phonétiques de l'orthographe (*eye-dialect*). Chez certains comme Joyce, l'agrammaticalité et le plurilinguisme sont mis au service d'expérimentations avant-gardistes. Mais d'autres usages du même type sont systématiquement « altérés » (*othered*) de façon très négative par l'institution légitime. C'est notamment le cas quand ces usages déviants sont issus de sous-cultures (pour les paroles de rap, par exemple). Les modes d'expression non véhiculaires mériteraient d'être mieux étudiés, non seulement parce qu'ils subvertissent l'impérialisme des langues dominantes, mais aussi parce qu'ils mettent en évidence le caractère toujours provisoire de la langue.

HQ : Dans l'introduction de *The Translation Zone*, vous évoquez un projet entamé en 1999, puis détourné par le 11 Septembre 2001. Comment la « guerre contre le terrorisme » renouvelle-t-elle la guerre des langues commencée avec Babel ?

EA : Après le 11 Septembre et l'invasion de l'Irak, les actualités relatives à la traduction se sont multipliées dans les médias. La plupart des informations faisaient état d'une pénurie de traducteurs et d'interprètes compétents de l'arabe, susceptibles d'aider l'armée à communiquer avec la population et ses informateurs locaux. La presse a notamment révélé les politiques homophobes de la CIA, ayant abouti à l'expulsion hors de l'armée, parce qu'ils étaient gays, d'un certain nombre de traducteurs hautement qualifiés, possédant une double compétence militaire et linguistique. Pris de panique, le gouvernement s'est subitement mis à investir dans l'enseignement des langues rares stratégiques et dans le développement d'interfaces homme-machine. La traduction est devenue le symptôme d'une défaite diplomatique et des périls de la guerre au sol. J'ai commencé à tenir un journal de bord et à compiler tous les articles en rapport avec la traduction, des plus banals (relatant la mort au combat de tel ou tel interprète) aux plus troublants.

C'est ainsi que je suis tombée sur le cas particulièrement perturbant d'un étudiant de troisième cycle en études moyen-orientales à la New York

EXTRAIT LA TRADUCTION « ÉTRANGEANTE »

Le régime de fluidité

Un texte traduit, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, de fiction ou de non-fiction, est jugé acceptable par la plupart des éditeurs, des critiques et des lecteurs quand il se lit de manière fluide, quand l'absence de toute singularité linguistique ou stylistique lui confère une apparence de transparence, donnant l'impression qu'il reflète la personnalité ou l'intention de l'auteur étranger, ou le message essentiel du texte étranger – l'impression, autrement dit, que la traduction n'est pas en réalité une traduction mais l'« original ». L'illusion de transparence est le fruit d'une stratégie de traduction, des efforts du traducteur pour garantir une lecture facile en collant à l'usage courant, en filant une syntaxe ininterrompue, en fixant un sens déterminé. [...]

La violence de la traduction

La question la plus pressante qui se pose au traducteur est : Que faire ? Pourquoi

et comment traduire ? Le traducteur littéraire fait sans cesse un choix quant au degré et à la direction de la violence à l'œuvre dans toute traduction. Ce choix a reçu diverses formulations, dont la plus décisive est sans doute celle du théologien et philosophe allemand Friedrich Schleiermacher. Dans une conférence de 1813, il ramenait les différentes « méthodes » du traduire à une alternative : « *Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre* ». Prenant acte du fait que la traduction ne peut jamais être entièrement adéquate au texte étranger (au travers de réserves comme « *le plus possible* »), Schleiermacher laissait le choix au traducteur entre une pratique « domesticante », une réduction ethnocentrique du texte étranger aux valeurs de la culture connue, et une pratique « étrangeante »,

une pression ethno-déviante exercée sur ces mêmes valeurs pour marquer les différences linguistiques et culturelles du texte étranger, projetant le lecteur en terre étrangère [...].

Dans la mesure où la traduction « étrangeante » cherche à réduire la violence ethnocentrique de la traduction, elle est éminemment souhaitable aujourd'hui en tant qu'intervention culturelle stratégique dans les affaires du monde, face à l'hégémonie des nations anglophones et à l'inégalité des échanges culturels qu'elles entretiennent avec leurs autres globaux. La traduction « étrangeante » vers l'anglais peut être une forme de résistance contre l'ethnocentrisme et le racisme, le narcissisme et l'impérialisme culturels, au profit de relations géopolitiques démocratiques. »

Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility: A History of Translation* Routledge, 1994, p. 1, 15-16 [trad. H. Quiniou].

University. Traducteur professionnel et anti-islamiste déclaré, Mohammed Yousry avait été embauché pour travailler pour Lynne Stewart, l'avocate d'Omar Abdel Rahman, jugé pour avoir commandité l'attentat à la bombe de 1993 contre le World Trade Center. Dans le cadre de sa mission, Yousry avait eu à traduire une lettre dans laquelle Omar Abdel Rahman discutait d'un cessez-le-feu entre les militants islamistes et le gouvernement égyptien. Il a été arrêté en 2006 et accusé d'incitation à l'enlèvement et au meurtre pour avoir traduit cette lettre. Or le plus significatif de cette affaire est peut-être que parmi les indices retenus contre lui figurait le fait de s'être adressé à Omar Abdel Rahman comme à son « chef spirituel » – une formule honorifique courante en arabe. Ce procès met en évidence un certain nombre d'éléments symptomatiques : l'influence déterminante des traducteurs sur le cours de la guerre, la dépendance des journalistes et des soldats vis-à-vis des interprètes pour leur survie dans les zones à risques, le fait que les traducteurs soient régulièrement pris pour cibles aussi bien par les gouvernements que par les factions politiques, l'impossibilité d'une position neutre dès lors que l'on transmet une information, la suspicion à l'égard des traducteurs considérés comme des traîtres ou des agents doubles potentiels. La vieille antienne *traduttore, traditore* (« traduction, trahison ») prend tout son sens ici puisque le traducteur est tenu pour moralement responsable de l'éventuel manque de fidélité ou d'exhaustivité de sa traduction.

L'un des plus anciens termes utilisés pour désigner un interprète est celui de *drogman* – une sorte de diplomate, d'intermédiaire souvent grec, albanais ou italien chargé de traduire de l'arabe, du turc ou du persan pour les délégations étrangères en Turquie et au Moyen-Orient. Le *drogman* était souvent représenté comme un personnage louche. De nombreux aspects de la mise en accusation de Yousry rappellent la machination classique du *drogman*, fondée en l'occurrence sur l'absence de distinction entre la langue arabe et le terrorisme. La mésinterprétation de l'adresse honorifique de Yousry à Rahman trahit une accusation générale de « *délit d'association avec l'arabe* ». Yousry est devenu le bouc émissaire d'une guerre contre la langue arabe qui associe arabophobie et politiques anti-islam, anti-immigration et anti-multilinguisme.

Comme d'autres « procès de langue » (*trial-by-language*), celui de Yousry, confirme l'une des principales thèses de mon livre, selon laquelle la tendance états-unienne actuelle au monolinguisme entretient une idéologie qui mêle isolationnisme culturel et unilatéralisme politique. Après le 11 Septembre, le rôle des *translation studies* est de promouvoir une politique de la langue qui ne fasse pas abstraction de l'esthétique, mais qui mette au contraire en évidence l'enrôlement des notions esthétiques de fidélité et de trahison dans la désignation politique des ennemis.

HQ : Votre livre s'ouvre sur l'énumération de vingt thèses sur la traduction qui vont de « rien n'est traduisible » à « tout est traduisible ». Comment conciliez-vous ces deux thèses ? Pouvez-vous nous parler de vos chantiers en cours, notamment la traduction du Vocabulaire européen des philosophies (sous-titré Dictionnaire des intraduisibles), et un nouveau livre dans lequel vous vous proposez de mettre cette fois l'intraduisible au programme d'une nouvelle littérature comparée ?

EA : La thèse selon laquelle « tout est traduisible » n'est pas contradictoire avec celle selon laquelle « rien n'est traduisible », dans la mesure où l'intraduisible n'est pas défini par Barbara Cassin⁵ comme ce qui ne peut pas être traduit, mais ce qui fait l'objet d'une traduction continuelle. Les intraduisibles montrent l'être en vie de la philosophie, l'enfoncement de la philosophie dans la langue vivante. Ce sont des mots-clés, ils apparaissent comme des néologismes ou des mots empruntés, conservés tels quels quand ils passent d'une langue à une autre. Ces sortes de symptômes constamment retraduits et mal traduits signalent l'incommensurabilité traductionnelle. Cette incommensurabilité m'intéresse beaucoup. Quand j'ai commencé ce travail de réflexion sur les *translation studies* dans les années 1990, le terrain de la traduction était assez conservateur, les traducteurs avaient résisté à la grande théorie, il n'y avait que des auteurs comme Benjamin, Berman ou Steiner qui théorisaient. J'ai découvert que Derrida avait lancé en 1979 un séminaire à Yale sur le droit à la philosophie, et qu'il avait proposé dans ce cadre un cours plus spécifique sur la traduction et le problème de la littérature comparée. On ne connaissait que des parties de ce séminaire, notamment celles portant sur Benjamin et Babel. J'ai essayé de reconstituer cette mosaïque et j'ai découvert qu'il y avait vraiment chez Derrida une idée de la littérature comparée comme problématique de la traduction, autour de la théologie de la traduction, du statut de la langue adamique, de la *reine Sprache* (la « langue pure ») de Benjamin. Cela apparaît dans plusieurs de ses écrits sur le droit à la philosophie, sur le monolinguisme de l'autre, sur la langue sacrée. La traduction était pour lui un mot-clé pour la déconstruction.

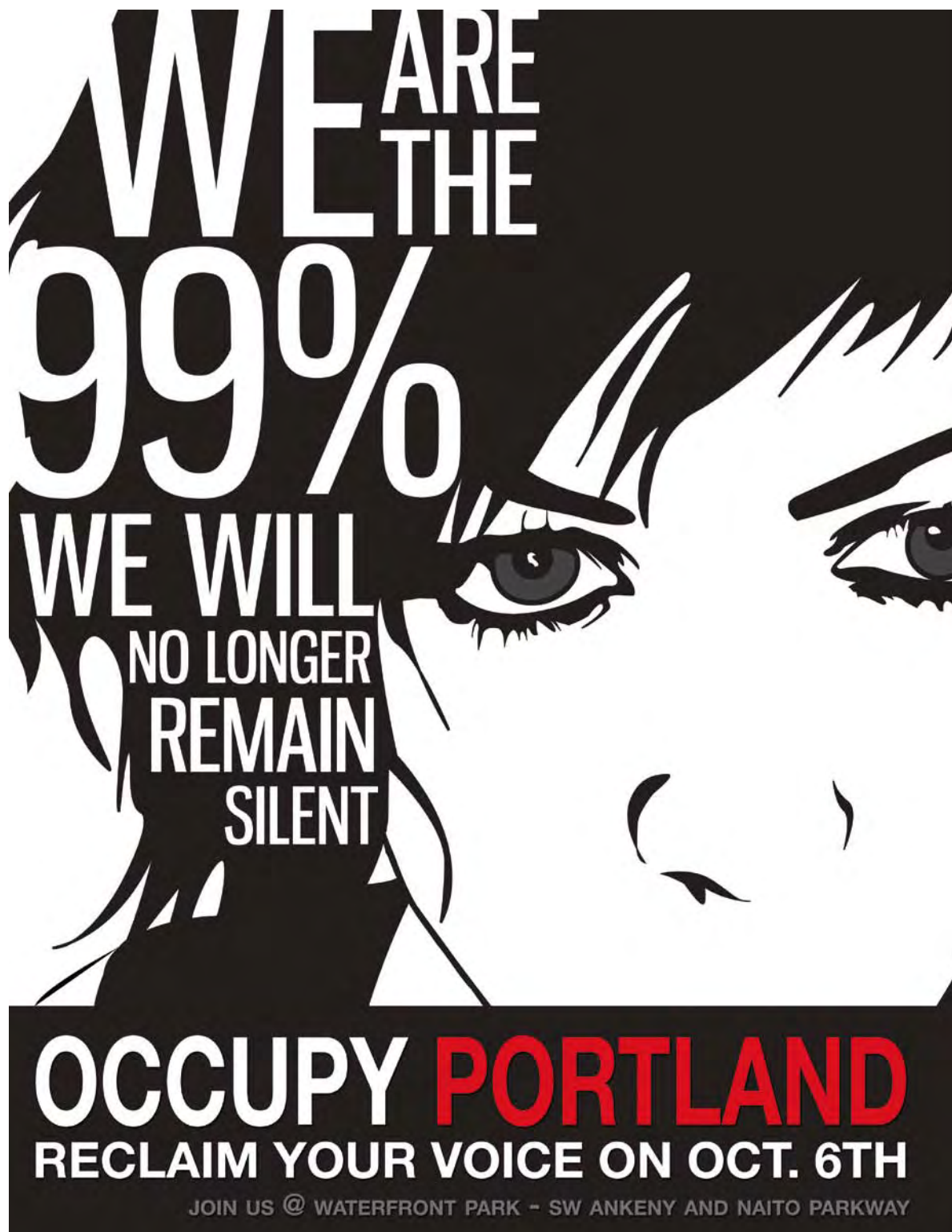
Ce qui me préoccupe dans ce nouveau livre, c'est de faire travailler ces intraduisibles. Je pars du constat que la « littérature mondiale » présuppose que tout est traduisible. Je pense qu'il se passe quelque chose d'intéressant quand on essaie de repérer le non-traduit dans une langue, et qu'on le met en rapport avec le non-traduit dans une autre langue. Et c'est tout à fait le contraire de cette idée d'un modèle un peu flou d'universelle traduisibilité, de lien entre les pays et les cultures. J'utilise les mots « *saudade* » et « *fado* », décision polémique car ce sont des termes qui viennent d'un pays européen subalterne, pour analyser les œuvres de Flaubert

La tendance états-unienne actuelle au monolinguisme entretient une idéologie qui mêle isolationnisme culturel et unilatéralisme politique.

Si l'on est contre le renouveau de la littérature mondiale sous certaines de ses nouvelles formes institutionnelles, alors que défend-on?

et de Rimbaud, qui sont liées à toute une histoire maritime, à une nostalgie. On en retrouve encore des traces chez Pessoa et António Lobo Antunes. En travaillant avec les textes, j'ai pris l'intraduisible comme point de départ d'une nouvelle structure comparatiste. Cela ne veut pas dire que ça ne se traduit pas d'un contexte à un autre, que ça n'est pas comparable, mais que l'intraduisible est tellement complexe qu'en s'attachant à des usages spécifiques dans une langue, on arrive à trouver des liens avec d'autres auteurs ou d'autres livres qui d'habitude ne sont jamais mis en rapport. Cela m'amène à la

notion d'« intraduisibilité traduisante » (*translating untranslatability*). J'ai par exemple regardé de près la traduction que Beckett a donné du *Bateau ivre* qui est en fait un exemple de *saudade*, mais qui fut considérée par les critiques comme aberrante. Or c'est justement la monstruosité des choix de Beckett qui, selon moi, mène à la *saudade*, qui révèle cet effet de *saudade* que j'appelle le « syndrome de la *saudade* ». J'ai extrapolé à partir de là une structure de pensée, de critique, que j'introduis dans ma pratique de la littérature comparée. C'est ma manière d'appréhender l'intraduisible.



KB : *Je me demande, concernant ce défi qui consiste à traduire l'intraduisible, s'il ne serait pas plus juste de toujours parler d'intraduisibles au pluriel ? Parce qu'on pourrait dire que tel intraduisible n'est pas le même que celui que l'on peut trouver entre l'allemand et l'anglais par exemple... Comment faire apparaître que l'intraduisible est à chaque fois singulier ?*

EA : J'ai bien conscience qu'en qualifiant un terme d'intraduisible ou d'inaccessible à la traduction, on prend le risque de le sacrifier dans son irréductible singularité, mais je pense que ce risque vaut la peine d'être pris s'il permet une meilleure compréhension de la manière dont circulent les œuvres d'art et les idées. Le point d'interrogation qui ponctue le titre de mon prochain livre, *Against World Literature? On the Politics of Untranslatability*, n'est pas là pour atténuer la provocation qui précède, c'est une vraie interrogation : si l'on est contre le renouveau de la littérature mondiale sous certaines de ses nouvelles formes institutionnelles, alors que défend-on ? Je souscris bien évidemment à la dé-provincialisation du canon des études littéraires revendiquée par la littérature mondiale et à son recours à la traduction quand, à son meilleur, elle découvre des paysages cognitifs inattendus surgis d'inaccessibles plis de la langue. En revanche, je nourris de sérieuses réserves quant au relativisme culturel et à la substituabilité universelle qu'elle présuppose. Je reste souvent perplexe devant la propension boulimique et entrepreneuriale des hérauts de la littérature mondiale à réifier les ressources culturelles du monde dans des anthologies et des cursus universitaires. En réaction contre cette tendance, je voudrais activer l'intraduisible, non pas comme différence pure (quelque avatar de l'Absolu romantique, ou du fétichisme de l'autre, ou du mythe de l'inaccessible herméneutique), mais comme un mécanisme pour réduire la macro-échelle à laquelle opère la littérature mondiale. L'intraduisible tel que je le conçois appelle une plus grande attention au détail lexical et à un paysage littéraire délimité par des phénomènes de non-traduction, de mé-traduction, de perpétuelle retraduction et d'échec de la traduction.

KB : *Dans le discours sur la traduction, on parle souvent d'un décalage entre la théorie et la pratique. En tant que théoricienne et actuellement, que traductrice, comment vivez-vous ce décalage ou, pour reprendre le mot de Berman, cette épreuve ?*

EA : En effet, je vis cela avec l'édition anglaise du *Vocabulaire européen des philosophies* qui me met dans la situation paradoxale de devoir traduire l'intraduisible. Beaucoup de mots français étaient considérés comme intraduisibles, étant par exemple des traductions d'un concept grec. Comment entrer dans l'anglicisation ? Qu'est-ce qu'un intraduisible ? Le mot « sens » par exemple, « sense » en anglais, mérite une entrée de plusieurs pages, comme il y en a pour d'autres termes dans

ce livre. « Sens » était complètement caché sous « sensation », quelque chose de très français. Nous nous sommes finalement aperçus que l'on ne peut pas corriger cela, l'objet en question étant vraiment intraduisible. Ce qui est fascinant, c'est que le point de départ est quelque chose de très concret et que l'on entre tout de suite dans des questions philosophiques : qu'est-ce que la philosophie en France, par exemple ? Le *Vocabulaire* produit une cartographie intellectuelle globale hors de tout paradigme hégémonique, c'est-à-dire au travers de procédures interprétatives qui révèlent des systèmes-mondes philosophiques en train de se faire. Nous, qui avons puisé, pour ce livre, à la source continentale de la philosophie et qui en sommes plutôt partie prenante, nous nous apercevons qu'il y a une tradition anglaise qui n'est pas suffisamment représentée. Et lorsque nous publierons ce livre, nous serons critiqués sur le fait qu'il n'y ait pas assez d'entrées anglaises, qu'il s'agit d'une certaine idée de la philosophie. Ce sera la même chose pour chaque traduction de ce livre, et cela n'a rien à voir avec les remarques de ceux qui diront : pourquoi tel ou tel mot n'est pas catalogué ? Un mot hollandais aurait dû être là, etc.

Mais ne serait-ce que nommer cet objet est déjà un problème. Le titre en français, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, induit dès le départ une concurrence entre les termes. Nous en avons discuté pendant des heures. Nous avons pensé à faire une édition wiki en ligne qui servirait à d'autres pays, d'autres langues non européennes, à laquelle nous avons donné ce titre provisoire : *A Dictionary of Untranslatables. A Philosophical Lexicon*. Donc nous introduisons encore un terme puisque *Vocabulary* ne marche pas très bien en anglais, et nous avons inversé le rapport vocabulaire/dictionnaire. Mais comme l'ouvrage est financé par l'Union Européenne, cela ne plaisait pas que nous fassions disparaître le terme « européen » !

Le fait que plusieurs des auteurs aient pris en charge l'écriture de ce dictionnaire, comme pour une encyclopédie, complique encore les choses. Sur ce point, le *Vocabulaire* rejoint dans une certaine mesure l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, elle-même greffée sur la *Cyclopédie* d'Ephraïm Chambers⁶. Selon certains critiques, l'*Encyclopédie* était au départ un quasi-plagiat, les ayants droit de Chambers ayant refusé que Diderot et d'Alembert traduisent tout un passage de sa *Cyclopédie*. Dans ce projet d'encyclopédie, il y a le spectre d'un original, d'un fond intraduisible et je pense que cela est présent dans notre projet. C'est pour cela que je reviens, dans la préface à l'édition anglaise du *Vocabulaire*, au mot « *cyclopaedia* », pour dire qu'il faut peut-être revendiquer cet original comme un « cyclope », quelque chose de monstrueux qui nous regarde. ■

NOTES

- 1. Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, traduit par Étienne Dobenesque et préfacé par Laurent Jeanpierre, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2008.
- 2. « Pour une "littérature-monde" en français », *Le Monde*, 15 mars 2007. Ce manifeste, signé notamment par Édouard Glissant, J. M. G. Le Clézio et Nancy Huston, fut suivi de la publication d'un ouvrage collectif dirigé par Jean Rouaud, Michel Le Bris et Eva Almassy, *Pour une littérature-monde* (Gallimard, 2007). Pour une critique de l'impensé orientaliste du manifeste, voir Camille de Toledo, *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature monde*, Paris, Presses universitaires de France, 2008.
- 3. Sur ce point précis, voir Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, n° 1, janvier-février 2000, p. 54-68, et plus particulièrement p. 68 : « Ni l'étude de la littérature mondiale ni les départements de littérature comparée n'ont d'autre raison d'être que celle-ci : être l'épine dans le pied des études littéraires, une perpétuelle remise en cause des littératures nationales – et plus encore de la littérature locale. Si elle n'est pas cela, la littérature comparée n'est rien. »
- 4. Pour un tel modèle conflictuel du point de vue de la sociologie, voir Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, 1999 et Pascale Casanova (dir.), *Des littératures combattives. L'Internationale des nationalismes littéraires*, Paris, Raisons d'agir, 2011.
- 5. Barbara Cassin, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004, p. XVII-XXII.
- 6. Ephraïm Chambers, *Cyclopaedia, or a Universal Dictionary of Arts and Sciences*, publiée à Londres en 1728.

OCTOBER 15 · RISE UP

BRING YOUR SIGNS

BRING YOUR INSTRUMENTS

BRING SUPPLIES

BRING AN INFORMED MIND

BRING A FULL HEART

BRING THE NOISE

ANSWER THE CALL

OCCUPY TOGETHER

Join a global movement to reclaim the future for the 99%